

ACTE PREMIER

La scène représente l'intérieur de la maison des Bourrat, à Prévoux, près de Valleyres. Elle est divisée en deux parties par une cloison qui sépare le petit du grand salon. Le petit salon se trouve à gauche et occupe le tiers de la scène. A gauche, dans le petit salon, une fenêtre donnant sur le jardin ; devant la fenêtre, une table, une chaise de chaque côté de la table, puis, dans un pan coupé, un piano. Dans la paroi qui sépare le petit du grand salon, au fond, une porte menant dans le grand salon ; une seconde porte dans la même paroi ouvre au premier plan sur un corridor qui passe devant le mur absent du salon. Entre la porte et l'avant-scène, le bureau de Mme Bourrat et le casier à musique. Le grand salon occupe les deux autres tiers de la scène à l'arrière-plan. Dans la paroi du fond, une grande porte-fenêtre ouvrant sur le jardin où l'on voit une corbeille de fleurs. Au centre du salon, une table avec des chaises, et, tournant le dos à la scène, un petit canapé à dossier bas.

Une porte, à l'extrême droite, mène du salon dans le corridor ; une seconde porte, qu'on ne voit pas, dans le vestibule.

Un triste mobilier Louis-Philippe. On est au mois d'avril, il fait beau temps, soleil.

Au lever du rideau, on voit arriver dans le jardin une jeune femme portant un bébé dans ses bras. Elle s'approche avec précaution de la porte-fenêtre ouverte, jette un coup d'œil dans l'intérieur du salon et, le voyant vide, se décide

à entrer. C'est une grande et forte personne de dix-neuf ans, un peu pâle, les yeux sans expression. Elle parle à son bébé.

« Eh bien, mon petit Robert adoré, tu as fait une belle promenade. Nous ne le dirons pas... Si on le savait, nous serions grondés, mais aussi ça ne te vaut rien d'être enfermé toute la journée. Tu es pâle, mon pauvre petit... Tu as été bien sage aujourd'hui. Tu n'as pas pleuré. Fais une risette à ta maman... Oh ! le chérubin, il s'est endormi. C'est le grand air. Ferme tes beaux yeux bleus, mon adoré. Fais dodo. (*Chantonant.*) « Dodo, l'enfant do, l'enfant dormira bientôt. » Nous allons rentrer chez nous, parce que si ta grand'mère te trouvait là, elle ne serait pas contente. Tu comprends, mon gros loup ! (*Elle l'embrasse sur le front.*) Mais à une heure et demie, il n'y a pas de danger qu'elle te voie. Elle est dans sa chambre jusqu'à deux heures. Chaque jour, c'est la même chose. Oh ! le petit gredin, il dort ! Il n'écoute pas sa maman chérie... (*Elle se promène de long en large en le berçant. Comme elle arrive près de la porte de droite, celle-ci s'ouvre et entre Mme Bourrat, sèche, maigre, pointue, autoritaire.*)

M^{lle} BOURRAT, clouée sur place par l'émotion. — Oh !

M^{me} BOURRAT. — Qu'est-ce que tu fais là ?

M^{lle} BOURRAT. — Vous voyez, maman.

M^{me} BOURRAT. — Je t'y prends encore, malgré mes ordres formels. Donne-moi ton bébé.

M^{lle} BOURRAT. — Mais, maman...

M^{me} BOURRAT. — Il n'y a pas de « mais, maman », donne-moi ton bébé. (*Sa fille fait un pas en arrière. M^{me} Bourrat la regardant.*) Qu'est-ce que cela veut dire? (*Sa fille s'arrête aussitôt, M^{me} Bourrat s'empare du bébé et le jette vivement sur le canapé.*) Voilà ce que j'en fais de ton bébé.

M^{lle} BOURRAT, presque en pleurant. — Oh ! maman...

M^{me} BOURRAT. — J'en ai assez de te voir jouer à la poupée. N'est-ce pas honteux, une grande fille de dix-neuf ans? Que t'a-t-on appris au couvent? Même pas à obéir. Je t'avais défendu de sortir ce bébé de ta chambre. Puisque tu ne m'écoutes pas, c'est bien simple, je confisque le bébé.

M^{lle} BOURRAT. — Maman, je vous en prie, je l'aime tant.

M^{me} BOURRAT. — C'est ça qui m'est égal. (*Elle prend le bébé et le porte au petit salon, dans le secrétoire qu'elle ouvre au moyen d'une clef de sa trousse.*)

M^{lle} BOURRAT, la suivant. — Maman !

Sans répondre, M^{me} Bourrat revient au salon, s'assied dos au public, à la table, prend son ouvrage, regarde l'heure au mur derrière elle.

M^{me} BOURRAT. — Deux heures et demie ! Appelle Julie, elle doit avoir fini avec la vaisselle. J'ai à lui parler.

M^{lle} BOURRAT. — Bien, maman. (*Elle va à droite.*)

M^{me} BOURRAT. — Et tu reviendras ici. Tu n'as pas fini ton carré?

M^{lle} BOURRAT. — Pas tout à fait.

Célestin passe dans le jardin.

M^{me} BOURRAT. — Eh bien, ne flâne pas.
(M^{lle} Bourrat sort.)

M^{me} BOURRAT, *regardant par la fenêtre.* — Voilà Célestin qui se croise les bras. Je n'ai jamais vu un jardinier pareil. Il faudra que je lui parle sérieusement.

M^{lle} BOURRAT, *rentrant.* — Julie vient dans une minute. (Elle s'assied près de sa mère.)

M^{me} BOURRAT, *après un silence.* — Tu as été au jardin potager, ce matin?

M^{lle} BOURRAT. — Heu...

M^{me} BOURRAT. — Inutile de chercher, tu y as été. J'ai vu la marque de tes bottines sur le sable de l'allée. Il n'y a pas à s'y tromper. Célestin ne porte pas de bottines, n'est-ce pas? As-tu mangé des fruits?

M^{lle} BOURRAT. — Oh! non, maman, ils ne sont pas encore mûrs. Et puis, vous les avez comptés avec Célestin.

M^{me} BOURRAT. — En tout cas, tu n'as rien à faire au potager. Tu as le jardin et le petit bois pour te promener. Il faut que ça te suffise.

M^{lle} BOURRAT. — Bien, maman.

M^{me} Bourrat travaille. M^{lle} Bourrat regarde par la fenêtre. On voit passer Célestin dans le jardin. M^{lle} Bourrat le suit des yeux, absorbée pendant toute la scène suivante. On frappe à la porte.

M^{me} BOURRAT. — Entrez.

Entre Julie, la cuisinière, vieille femme, un peu voûlée.

M^{me} BOURRAT. — Julie, on a servi à table, ce matin, des fraises que l'on aurait très bien pu envoyer au marché.

JULIE. — Faites excuse, madame. Celles qu'on a servies à table étaient trop avancées pour le marché. Personne n'en aurait voulu à Valleyres.

M^{me} BOURRAT. — Je sais ce que je dis. La prochaine fois, vous m'apporterez les fraises à trier. On ne peut se fier à personne. Vous pouvez aller, Julie.

JULIE. — Puisque je suis là, il faut que je demande à madame quelques allumettes.

M^{me} BOURRAT. — Des allumettes? Je vous en ai donné dix, lundi, pour la semaine, et nous sommes à vendredi. Qu'en avez-vous fait de vos allumettes? Vous les avez mangées?

JULIE. — J'ai trop peu de bois chaque jour. Le feu s'est éteint deux fois dans la journée d'hier.

M^{me} BOURRAT. — A votre âge, Julie, vous devriez savoir l'entretenir. Vous brûleriez une forêt, si on vous laissait faire. Enfin, je vais vous redonner trois allumettes : il faudra qu'elles durent jusqu'à lundi.

Elle se lève et va au secrétaire à gauche, dans le petit salon, l'ouvre, prend des allumettes et les remet à Julie.

JULIE. — Merci bien, madame ; je ferai du macaroni pour ce soir ?

M^{me} BOURRAT. — Oui, je vous l'ai dit ce matin. Mais ne mettez pas trop de beurre, Julie, c'est mauvais pour l'estomac, vous abusez du beurre.

JULIE. — Il faut pourtant ce qu'il faut, madame. (*Elle sort à droite par le corridor au premier plan, en grommelant.*)

M^{me} BOURRAT. — Julie devient vieille, elle ne fait plus attention. (*A sa fille.*) A quoi rêves-tu là ? (*M^{lle} Bourrat n'entend pas.*) Dis donc, je te parle.

M^{lle} BOURRAT, sursautant. — Pardon, maman.

M^{me} BOURRAT. — A quoi penses-tu ?

M^{lle} BOURRAT. — A rien, maman.

M^{me} BOURRAT. — Je ne sais vraiment ce que tu as, ma fille. Tu peux rester à rêver pendant des heures et, quand on te questionne, tu as l'air de tomber de la lune. Ah ! on t'a donné de bonnes habitudes au couvent. Je te demande un peu, si tu te mariaais, comment tu ferais pour tenir ton ménage. Il y en aurait du désordre et du coulage chez toi !... Allons, voilà tout de suite trois heures. Tu oublies que le 15 juin nous avons la vente organisée par le curé pour l'œuvre des missions de Guinée. Où en es-tu de tes chemises ?

M^{lle} BOURRAT. — J'en ai fait deux, maman.

M^{me} BOURRAT. — Tu n'as plus que trois semaines pour les dix autres. Il n'est que temps

de t'y mettre. Ta cousine Caroline ne sera pas là avant une demi-heure. Et fais-moi le plaisir de tourner le dos à la fenêtre. Quand tu es près de la fenêtre, tu regardes tout le temps dehors et l'ouvrage n'avance pas.

M^{lle} Bourrat tourne sa chaise à regret. Elle tire de son panier une horrible chemise de cotonnade voyante et commence à coudre. Un silence. On frappe à la porte.

M^{me} BOURRAT. — Entrez.

Entre Louisa, la femme de chambre.

LOUISA. — Est-ce que madame pourrait venir voir pour le linge? On est en train de le rentrer.

M^{me} BOURRAT, se levant. — J'y vais. (*A sa fille.*) Et toi, travaille. Que je ne te trouve pas en train de rêver quand je reviendrai.

M^{lle} BOURRAT, dès que sa mère est partie, laisse tomber son ouvrage, tourne sa chaise et regarde par la fenêtre. — Ah ! Célestin n'est plus là ! C'est ennuyeux. Je ne sais pas que faire. Si seulement je pouvais aller au jardin, à présent... Mais je n'aurai pas le temps avant que maman rentre. (*Elle se lève, passe dans le petit salon, va à la table, prend un livre rouge, à tranche dorée, et l'ouvre. Lisant.*) « Notre doux Sauveur a donné son sang pour nous. » A qui est-ce qu'il ressemble, Notre Seigneur, sur cette image? Qu'il est beau ! Que je l'aime ! Ah ! mais c'est à Célestin qu'il ressemble. C'est vrai. Oh ! que je suis contente. Il faudra que je montre cette image à

Caroline. (*Elle ferme le livre et va à la fenêtre.*) Non, il n'est plus là, il est sans doute au jardin potager. (*Elle rentre au salon.*) Je suis fatiguée. J'aimerais être dehors. Il fait si beau, les oiseaux s'amuse, et ils se battent. Comme ils sont drôles !

Entre par la gauche M. Bourrat. Il est gros, grisonnant, barbu, l'air niais et bon.

M. BOURRAT. — Eh bien, fille, que fais-tu là ?

M^{lle} BOURRAT. — Je regarde les petits oiseaux. J'aimerais tant les prendre dans ma main et les caresser. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont ce mois-ci. Ils se poursuivent et se battent, et se sautent dessus comme des méchants. Pourquoi font-ils ainsi, papa ?

M. BOURRAT, *géné.* — C'est comme ça, que veux-tu ? C'est comme ça, ils s'amuse. (*Un silence.*) Tu sais, la Roussotte a eu un veau ce matin. Tu pourras aller le voir à l'étable. On a eu du mal à l'avoir, le gredin.

M^{lle} BOURRAT. — Un petit veau, quel bonheur ! C'est le premier depuis que j'ai ren-
trée à la maison. Voulez-vous me le donner, papa ?

M. BOURRAT, *riant.* — Te le donner ! Quelle drôle d'idée ! Non, non, dans un mois, quand il sera gros, on le vendra au boucher et on le mangera. Te donner un petit veau, mais qu'en ferais-tu ? (*Il rit.*)

M^{lle} BOURRAT. — Je l'aimerais, papa.

M^{me} BOURRAT, *rentrant, à sa fille.* — C'est comme ça que tu travailles ! Dès que j'ai le dos

tourné tu flânes. Il faudrait que je sois partout dans la maison en même temps. A présent, va enlever ton tablier pour être prête quand ta tante arrivera et ne prends pas dix minutes pour cela, je te prie.

Mlle Bourrat sort à gauche.

Mme BOURRAT, à son mari. — Qu'est-ce qui te faisait rire?

M. BOURRAT. — C'est que fille a des idées ! Pour certaines choses on dirait qu'elle n'a que cinq ans. Elle voulait que je lui dise pourquoi les oiseaux se pourchassent au printemps. Elle ne sait rien de rien.

Mme BOURRAT. — Je l'espère bien. Depuis qu'elle est sortie du couvent, elle ne m'a pas quittée un seul jour. Et il en sera ainsi jusqu'au jour où elle se mariera. Je ne donne pas dans les idées modernes, moi. La plupart des jeunes filles, à Valleyres, même de notre monde, ont aujourd'hui une liberté absurde. (*Un temps.*) Ce n'est pas ton avis?

M. BOURRAT. — Mais oui, ma bonne, tu as raison, comme toujours.

Mme BOURRAT. — Je comprends que les jeunes gens de nos jours hésitent à se marier. C'est pour cela qu'il y a tant de vieilles filles à Valleyres.

M. BOURRAT. — Heureusement que fille a le temps !

Mme BOURRAT. — On n'a jamais le temps. Je ne serai tranquille que quand j'aurai marié ma fille.

M. BOURRAT. — Enfin, ne te presse pas. J'aime bien avoir fille à la maison.

M^{me} BOURRAT. — Les hommes sont bien tous les mêmes. Ils ne pensent qu'à eux. Mais je suis là.

Rentre par la gauche M^{lle} Bourrat qui a enlevé son tablier et s'est recoiffée.

M. BOURRAT. — Je vais jusqu'à la ferme. Je veux demander au fermier un peu de fumier pour les corbeilles de fleurs.

M^{me} BOURRAT. — Il faut qu'il le donne. Je ne veux pas qu'on dépense un sou pour ces corbeilles de fleurs. C'est déjà assez qu'elle prennent le temps de Célestin.

Sort M. Bourrat à droite.

M^{me} BOURRAT. — As-tu fait ton piano ce matin pendant que j'étais à Valleyres? Tu n'oublies pas que M. Nicolas Allemand vient demain.

M^{lle} BOURRAT. — J'ai travaillé une heure ce matin.

M^{me} BOURRAT. — Bien, reprends ton ouvrage en attendant l'arrivée de ta tante. *(M^{lle} Bourrat s'assied et continue à travailler à la chemise de couleur. M^{me} Bourrat travaille en face d'elle. Un silence.)*

M^{me} BOURRAT. — A propos, j'ai encore trouvé ton petit chat à la cuisine, en train de boire du lait. J'ai défendu à Julie de lui en donner à l'avenir.

M^{lle} BOURRAT. — Le pauvre petit ! Il va mourir de faim.

M^{me} BOURRAT. — Il attrapera des souris et se tirera d'affaire. Si tu crois que c'est pour ton chat que ton père élève un troupeau de vaches...

M^{lle} BOURRAT, à mi-voix, les larmes aux yeux. — Pauvre petit minet ! (*Un silence.*)

M^{me} BOURRAT. — Ne rêve pas. Travaille. (*Un temps.*) Ah ! j'entends la voiture de ta tante.

M^{lle} BOURRAT. — Je n'entends rien.

M^{me} BOURRAT, se levant. — Tu n'as pas l'ouïe fine.

M^{lle} BOURRAT, se levant aussi. — Oui, ce sont elles, quel bonheur !

Elles sortent toutes deux à droite. Un instant après entrent Caroline et M^{lle} Bourrat.

CAROLINE. — Comment vas-tu, chérie ? Tu as l'air fatiguée. Tu as pâli. Qu'est-ce qu'il y a ?

M^{lle} BOURRAT. — Je dors mal ces temps-ci, je suis agitée, je ne sais pas pourquoi. Et puis, je n'ai pas d'appétit.

CAROLINE. — Je sais ce que tu as. Tu es trop seule ici, tu t'ennuies. Ma pauvre chérie ! Écoute, tu vas venir à Vermand passer dix jours avec nous. Mon frère Henri sera là. On s'amusera.

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! maman ne permettra pas.

CAROLINE. — Maman lui demandera, et je lui monterai une scie. Il faudra qu'elle cède. Je suis si contente à l'idée de t'avoir chez moi. On ne se voit jamais.

M^{lle} BOURRAT. — Vermand est trop loin de Prévoux. Maman dit qu'elle ne peut pas perdre de temps sur les routes.

CAROLINE. — Et ton piano? Quand as-tu vu M. Nicolas Allemand?

M^{lle} BOURRAT. — Il vient demain.

CAROLINE. — Qu'il est laid, ma chère ! Mais il paraît qu'il est si intelligent. Il passe deux heures par jour aux archives de Valleyres à chercher des documents pour l'histoire de nos familles, de toutes les vieilles familles de Valleyres. Papa dit souvent que M. Allemand fait une œuvre historique d'une grande portée. C'est vraiment curieux pour un professeur de piano ! Mais qu'il est laid, le pauvre, et maladroit ! L'autre jour, chez M^{me} Lanterle, où il donnait une leçon à Julie, ne faut-il pas qu'il casse un vase sur la table du salon ! M^{me} Lanterle, qui est avare comme pas une, en est devenue verte. (Elle rit.)

Céleslin passe devant les fenêtres du salon.

M^{lle} Bourrat se tourne et le regarde. On le voit s'arrêter à une corbeille, devant la fenêtre de gauche.

M^{lle} BOURRAT, avec mystère. — C'est Céleslin.

CAROLINE. — Je vois.

M^{lle} BOURRAT. — Sais-tu ce que j'ai trouvé? Céleslin ressemble à une image de Notre Seigneur dans un livre que j'ai, *la France et le Sacré-Cœur*.

CAROLINE. — Tu es folle.

M^{lle} BOURRAT. — Non, c'est vrai, tu vas voir. *(Elle va au petit salon, prend le livre, l'ouvre et le montre à Caroline.)* Regarde, n'est-ce pas qu'il est beau?

CAROLINE. — Il est très beau, mais je ne vois pas du tout que Célestin lui ressemble.

M^{lle} BOURRAT, avec certitude. — C'est frappant. *(Elle retourne au petit salon, regarde au dehors.)* Il s'en va. *(Elle le suit des yeux et revient au salon.)*

CAROLINE. — Et la vente du curé, t'en occupes-tu?

M^{lle} BOURRAT, montrant son ouvrage. — Je fais ces chemises pour les nègres. Maman a dit que c'était par là qu'il fallait commencer. Ah ! sais-tu qu'en donnant un sou par jour, on peut racheter un petit nègre?

CAROLINE. — Oui, je sais.

M^{lle} BOURRAT. — J'aimerais tant racheter un petit nègre ! mais maman refuse de donner un sou par jour, elle trouve que c'est trop cher pour un nègre. Et puis, il paraît que le nègre reste là-bas, et moi j'aurais voulu l'avoir ici.

CAROLINE. — Je te vois avec ton petit nègre !

M^{lle} BOURRAT. — J'aimerais tellement avoir un bébé à moi. Ça me serait égal qu'il fût noir, pourvu qu'il soit mon petit enfant. Ah ! je le caresserais, je le dorloterais. J'en rêve souvent. Crois-tu que je pourrais avoir un bébé?

CAROLINE. — Mais tu es folle. Tu sais bien qu'il n'y a que les femmes mariées qui ont des enfants. Les jeunes filles n'en ont jamais, jamais...

M^{lle} BOURRAT. — Oui, je sais, d'habitude, c'est comme ça. Seulement, si le bon Dieu le voulait, il pourrait m'en donner un tout de même, puisqu'il est tout-puissant. Alors, je le prie, soir et matin, de m'envoyer un petit enfant à moi. Tu ne sais pas combien j'en serais heureuse. Peut-être qu'il m'écouterà, le bon Dieu.

CAROLINE. — Je ne crois pas.

M^{lle} BOURRAT, *se levant*. — Écoute, allons au jardin, avant que maman rentre. Je te montrerai des nids tout nouveaux.

CAROLINE. — Je veux bien.

Elles sortent par la porte-fenêtre. Un instant après, entrant par la gauche, les deux dames Bourrat.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *elle est grosse, essoufflée, sa respiration siffle entre ses dents lorsque elle s'arrête de parler. Elle va s'asseoir dans un fauteuil au centre*. — Eh bien, Clémence, qu'avez-vous dit du scandale de Valleyres?

M^{me} BOURRAT. — Un scandale?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Comment ne sauriez-vous pas le scandale? Quel bonheur !... C'est affreux. Imaginez-vous que Marie Le Petit, vous savez, la mercière de la rue Haute, celle qu'on appelle la plus jolie fille de Valleyres, celle à laquelle M. le curé s'intéressait tant, qu'il citait en exemple à tous...

M^{me} BOURRAT. — Eh bien?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Eh bien, elle est enceinte, oui, ma bonne, enceinte. C'est pour dans quatre mois, paraît-il. Mais ce

qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle n'a jamais voulu dire de qui, pas même à M. le curé. C'est affreux... Où allons-nous? Jeme le demande.

M^{me} BOURRAT. — Ce que vous me racontez là ne m'étonne pas du tout. Cela apprendra à la petite bourgeoisie à prendre exemple sur nous et à surveiller ses filles. Grâce à Dieu, des scandales pareils sont impossibles dans notre monde. Ma fille ne sort pas du jardin, qui est clos de murs, sans que je l'accompagne.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Quelle triste année! (*Passé Louisa avec le plateau de thé.*)

M^{me} BOURRAT. — Au petit salon, Louisa. — J'ai été beaucoup plus fâchée d'apprendre que mon cousin Louis Lanterle, qui est au Havre, a eu un second enfant de sa maîtresse.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — C'est affreux, en vérité.

M^{me} BOURRAT. — Dieu sait quels sacrifices d'argent ses parents seront obligés de faire quand il voudra se marier. Il paraît que sa coquine de maîtresse était honnête avant de l'avoir; ou du moins elle a eu l'habileté de le lui faire croire.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Que deviendront nos filles si les jeunes gens de notre monde se conduisent ainsi, — je me le demande.

M^{me} BOURRAT. — Il est certain qu'à Valleyres la situation est inquiétante. J'ai compté vingt-trois jeunes filles à marier entre vingt et vingt-cinq ans, et point de jeunes gens.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — C'est affreux... J'y songe toute la journée.

M^{me} BOURRAT. — Il y a ce M. Perret de la tannerie, qui cherche à se glisser dans notre cercle. Il gagne de l'argent, paraît-il, mais sa famille n'existe pas. Il est parti de rien. Voyez-vous ma fille avoir comme tante une mercière de la rue Haute?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Ah ! ce serait affreux.

Louisa sort par le salon

M^{me} BOURRAT. — Vous appellerez ces demoiselles. (*Elle passe dans le petit salon avec sa belle-sœur.*)

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Il paraît que M. Nicolas Allemand a trouvé aux archives de la ville un acte au nom des Duret, daté de 1568.

M^{me} BOURRAT. — Alors M^{me} Duret triomphe ! Ce professeur de piano qui se mêle d'histoire m'ennuie. Du reste, M^{me} Duret ne recule devant rien. Vous avez vu dimanche qu'au sortir de la messe, elle a été lui tendre la main et est restée longtemps à causer avec lui. J'apprendrais qu'elle l'a reçu chez elle le soir que cela ne m'étonnerait pas.

Entrent les deux jeunes filles par la droite.

CAROLINE. — Nous avons été à l'étable. Il y a un petit veau qui est né ce matin.

M^{lle} BOURRAT. — Il est si joli, l'amour, je l'ai embrassé.

M^{me} BOURRAT. — Tu me feras le plaisir de ne pas retourner à l'étable. Ce n'est pas la place d'une jeune fille bien élevée.

CAROLINE, *bas à sa mère*. — As-tu demandé?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Pas encore.

CAROLINE. — Demande donc.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Ma chère Clémence, Caroline aimerait avoir votre fille pendant une quinzaine de jours à Vermand. Ces deux cousines se voient si peu, c'est affreux.

CAROLINE. — Oh ! s'il vous plait, ma tante... Ce serait si délicieux.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Mon fils Henri rentre en juin. Ces enfants s'amuseront ensemble.

M^{me} BOURRAT. — Je le regrette, Marie, mais je ne puis vous donner ma fille. Je vous l'ai dit tout à l'heure, elle ne m'a pas quittée un seul jour depuis qu'elle est sortie du couvent.

CAROLINE. — Mais elle sera tout le temps avec moi.

M^{me} BOURRAT. — Ce n'est pas la même chose.

CAROLINE. — Pourtant...

M^{me} BOURRAT, *sèche*. — Inutile d'insister, Caroline. (*Elle se tourne vers sa belle-sœur et se lève.*) Si vous avez fini votre thé, Marie, venez là, nous serons mieux pour causer.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *se levant et suivant sa belle-sœur au salon*. — Volontiers, Clémence. Ah ! j'oubliais de vous dire que je ne garde pas ma femme de chambre.

M^{me} BOURRAT. — Est-ce possible?

En parlant, les deux dames vont s'asseoir au salon, au dernier plan, à droite près de la fenêtre. Les deux jeunes filles restent au petit salon devant la table de thé à droite, premier plan.

CAROLINE. — C'est dégoûtant que tu ne viennes pas à Vermand.

M^{lle} BOURRAT. — Je savais bien que maman ne me permettrait pas.

CAROLINE, avec une caresse. — Ma pauvre, que je te plains ! Comme tu dois t'ennuyer !

M^{lle} BOURRAT. — Mais non, je ne m'ennuie pas, sauf quand je suis avec maman, parce qu'alors il ne s'agit pas de lever le nez de son ouvrage, mais quand je suis seule, je ne m'ennuie pas. S'il fait beau, je vais au jardin...

CAROLINE. — Mais qu'est-ce que tu y fais ?

M^{lle} BOURRAT. — Rien.

CAROLINE, riant. — C'est tout ?

M^{lle} BOURRAT. — Je regarde les petits oiseaux. Ils sont si gentils et si drôles. Ou bien je vais jusqu'à l'étable, j'aime tant caresser les vaches. Il fait tiède dans l'étable et les vaches tournent la tête pour me regarder. (*Un temps, et baissant la voix.*) Et puis, au jardin, il y a Célestin.

CAROLINE. — Ah !

M^{lle} BOURRAT. — Je reste près de lui pour le voir travailler. Il est si beau et si fort ! Il lève de grosses mottes d'un seul coup de sa bêche et les retourne.

CAROLINE. — Alors, vous faites un bout de causette, tous les deux?

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! non.

CAROLINE, *riant*. — Vous ne dites rien?

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! Si. Célestin me dit comme ça : « Bonjour, mademoiselle, il fait beau temps pour se promener », et je lui réponds : « Oui, Célestin ». Et puis, il me dit : « Il y a les vers blancs qui me donnent bien du tintouin » — ou bien « Sale année ! on aurait besoin d'eau » — voilà, des choses comme ça.

CAROLINE. — C'est tout? Ce n'est pas bien gai.

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! oui, mais je ne peux pas t'expliquer, tu comprends. Seulement, je ne m'ennuie pas, je t'assure. Il me semble que je voudrais rester toujours comme ça à ne rien faire : on est comme engourdi.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *se levant et appelant*. — Allons, Caroline, il est temps de rentrer. (A M^{me} Bourrat.) Au revoir, ma chère, à dimanche, à la messe.

M^{me} BOURRAT. — Au revoir, Marie.

CAROLINE. — Adieu, chérie, n'en oublie pas. Adieu, ma tante.

M^{lle} Bourrat *accompagne ces dames qui sortent à droite*.

M^{me} BOURRAT, *seule, allant au plateau de thé et comptant les morceaux de sucre dans le sucrier*. — Un, deux, trois, cinq, sept, neuf et dix.

Elle retourne à son ouvrage et travaille. Rentre M^{lle} Bourrat, qui se dirige vers la porte-fenêtre.

M^{me} BOURRAT. — Où vas-tu?

M^{lle} BOURRAT. — Au jardin, maman.

M^{me} BOURRAT. — Reste ici. Si on te laissait faire, tu serais toute la journée au jardin. Prends ton ouvrage et travaille encore une demi-heure.

M^{lle} Bourrat s'installe avec son ouvrage dans l'embrasure de la porte-fenêtre.

M^{me} BOURRAT. — Viens à côté de moi. Quand tu es près de la fenêtre, tu regardes tout le temps dehors. Ce n'est pas comme ça que l'ouvrage se fait.

M^{lle} BOURRAT, *se levant*. — Oh ! maman. *(Elle s'assied près de sa mère et travaille. Un long silence.)*

Entre Julie à droite.

JULIE. — Madame, c'est les femmes de la lessive qui ont fini.

M^{me} BOURRAT, *se levant*. — C'est bien, je vais les payer. *(Elle sort à droite avec Julie. A peine est-elle sortie, M^{lle} Bourrat se tourne et regarde dans le jardin.)*

M^{lle} BOURRAT, *après un temps*. — Ah ! voilà Célestin ! Que fait-il ? Il va travailler à la corbeille. Quel bonheur !... Il a les bras nus aujourd'hui parce qu'il commence à faire chaud sans doute. *(Elle se passe la main sur le front.)* La tête me tourne. Est-ce bête ! J'ai comme un vertige. Tiens, il vient par ici. Il veut peut-être

parler à maman. (*Elle se lève, recule, elle est nerveuse, fait quelques pas, puis s'arrête. On frappe à la porte-fenêtre, elle a un sursaut.*) Entrez.

Entre Célestin, beau garçon aux bras nus et bruns, en gilet et la chemise entr'ouverte du haut. Dès que Célestin est là, la contenance de M^{lle} Bourrat change. Ses yeux brillent. Tout en étant gênée, elle est comme portée à se rapprocher inconsciemment du jardinier.

CÉLESTIN. — Pardon, excuse, je croyais que notre maîtresse était là et je voulais lui dire rapport au fumier.

M^{lle} BOURRAT, *gênée*. — Maman est à la lingerie. Elle va venir tout de suite.

CÉLESTIN. — Je vas l'attendre dans le vestibule.

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! vous pouvez l'attendre ici.

Un silence, M^{lle} Bourrat se rapproche un peu de Célestin qui est au centre. Elle regarde fixement les bras nus du jardinier.

CÉLESTIN, *géné*. — Fait un beau temps, mam'zelle, pour se promener.

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! oui !

Un silence.

CÉLESTIN. — Ce n'est pas pour dire, il nous faudrait de l'eau. (*Un silence.*) Et puis, il y a ces sacrés vers blancs qui me donnent du tintouin. Sale année, va !

Un silence.

M^{lle} BOURRAT, *faisant un pas*. — Vous avez les bras nus.

CÉLESTIN, *étonné*. — Pardine, pour travailler.

M^{lle} BOURRAT, *s'avançant un peu*. — Ils sont tout mangés par le soleil. Ça ne vous brûle pas? Je pourrais vous donner de la poudre.

CÉLESTIN, *riant*. — De la poudre. Ah ! Ah ! pourquoi faire?...

Un silence.

M^{lle} BOURRAT, *plus près*. — On ne dirait pas qu'ils sont en chair tant ils sont bruns.

CÉLESTIN, *reculant un peu*. — C'est solide, c'est tout muscle.

M^{lle} BOURRAT, *avançant*. — C'est curieux ! Ça fait des bosses et des trous... Mes bras ne sont pas comme ça. (*Elle le regarde fixement. Célestin, gêné, se balance sur l'une et l'autre jambe.*) Les vôtres, c'est comme des montagnes, tandis que les miens sont tout blancs et lisses. Regardez. (*Elle tend son bras qui est nu jusqu'au coude vers Célestin ; elle est tout près de lui.*)

CÉLESTIN, *ricanant*. — Ce n'est pas pour dire... (*Il regarde, puis tourne la tête de l'autre côté. M^{lle} Bourrat laisse retomber son bras. Elle regarde les bras nus du jardinier comme hypnotisée. Célestin ne sait quelle contenance garder. Elle respire deux fois fortement. Célestin tourne la tête vers elle et la regarde hardiment. Elle soulevait d'abord son regard, puis détourne lentement la tête.*)

CÉLESTIN, *s'écartant brusquement et à lui-*

même. — Nom de Dieu ! (*Haut*). Je reviendrai voir madame plus tard.

Il sort par la porte-fenêtre.

M^{lle} BOURRAT, faisant quelques pas avec peine. — Qu'est-ce que j'ai?... (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*) Je suis toute étourdie... Je crois que je vais m'évanouir.

Elle se passe la main sur les yeux et reste moiliée étendue, le regard vague.

RIDEAU